

la nuit tombe...

texte et mise en scène
Guillaume Vincent

Théâtre des
**BOUFFES
DU NORD**

La Colline – théâtre national

**12
13**

Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 15 janvier à l'issue de la représentation

Café-brunch avec l'équipe artistique

Retrouvez les comédiens du spectacle entourés de l'équipe des relations publiques de La Colline au bar du théâtre des Bouffes du Nord pour partager un moment convivial et échanger vos impressions de spectateur.

dimanche 20 janvier à partir de 13h30

réservation auprès de Sylvie Chojnacki
01 44 62 52 27 – s.chojnacki@colline.fr

La nuit tombe...

texte et mise en scène
Guillaume Vincent

dramaturgie **Marion Stoufflet**

scénographie **James Brandily**

assisté de **Émilie Marc et Alice Roux**

lumières **Niko Joubert**

musique **Olivier Pasquet**

son **Géraldine Foucault**

costumes **Lucie Ben Bâta et Guillaume Vincent**

conception marionnettes **Bérangère Vantusso**

réalisation marionnettes **Einat Landais, Carole Allemand
et Nathalie Régior**

vidéo **Thomas Cottereau** images **Damien Maestraggi**

coiffures et maquillages **Justine Denis**

avec

**Francesco Calabrese, Émilie Incerti Formentini,
Florence Janas, Pauline Lorillard,
Nicolas Maury, Susann Vogel**

et avec les voix de **Nikita Gouzovsky** et **Johan Argenté**
et les visages de **Thibaut-Théodore Babin** et **Io Smith**

production Cie MidiMinuit

coproduction Festival d'Avignon, La Colline – théâtre national,
CICT/Théâtre des Bouffes du Nord, CDN Orléans-Loiret-Centre, La Comédie
de Reims – CDN, Théâtre du Beauvaisis-Beauvais – Espace Jean Legendre,
Théâtre de Compiègne – Scène nationale de l'Oise en préfiguration,
Ircam-Centre Pompidou, Festival delle Colline – Torinesi,
Théâtre des 13 vents – CDN de Montpellier, Le Parvis – Scène nationale
Tarbes-Pyrénées, Le Mail Scène culturelle de Soissons
avec la participation artistique du Jeune Théâtre National
avec le soutien de la région Île-de-France, de la DRAC Île-de-France,
de l'Institut français et du fond SACD Théâtre 2012

Collaboration La Colline / Théâtre des Bouffes du Nord

production **Laure Duqué** – midiminuit13@gmail.com

Le spectacle a été créé en avant-première au Festival delle Colline / Turin les 21 et 22 juin 2012 et le 10 juillet 2012 dans le cadre de la 66^e édition du Festival d'Avignon.

Le texte de la pièce a reçu l'aide à la création des textes dramatiques du Centre national du théâtre.

Il a paru aux Éditions Actes Sud-Papiers le 13 juin 2012.

du 8 janvier au 2 février 2013
au **Théâtre des Bouffes du Nord**

du mercredi au samedi à 21h, le mardi à 19h (sauf le mardi 8 janvier à 21h)
et le dimanche à 16h

durée du spectacle: 1h40

régie générale **François Gauthier-Lafaye** régie plateau **Muriel Valat**
régie micros **Flavien Cerisier** stagiaire régie plateau **Mathilde Chamoux**

Les décors ont été réalisés par les ateliers du Théâtre des 13 vents.

en tournée

Théâtre du Beauvaisis – Scène nationale de l'Oise les 7 et 8 février 2013

La Comédie de Reims du 13 au 16 février 2013

Cankarjev dom – Théâtre de Ljubljana – Slovénie le 21 février 2013

Le Mail – scène culturelle de Soissons le 8 mars 2013

Théâtre de Cornouaille – Scène nationale de Quimper le 12 mars 2013

CDN d'Orléans les 3 et 4 avril 2013

Alençon – Scène nationale 61 le 8 avril 2013

Le Parvis – Scène nationale de Tarbes les 11 et 12 avril 2013

Théâtre des 13 vents – CDN de Montpellier du 16 au 19 avril 2013

Théâtre de Compiègne – Scène nationale de l'Oise le 30 avril 2013

La Cie MidiMinuit remercie **De Fursac**, tous les enfants ayant prêté leur voix,
Amélie Philippe, **Laure Zurcher**, **Marie Trincaretto**, **Hugo Brandily**, **Nicolas Marie**,
Ludovic Debeurme, **Élodie Dauget**, **Sophie Coeffic**, **Isabelle Pannetier**,
Paulette Ribot, **Virginie Montel**, **Céline Collobert**, **La Cie BooKoBSa**, **Spectat**,
le collectif **MxM**, **Jean-Yves Aizic**, **Claire Duqué**, **SARL L'ATELIER**,
Frédérique Bini, **Philippe Binard**, **Cyrille Siffer**, **Delphine** et **Valentine Jecic**,
Sophie Henocq, **Lisa Lescœur**.

La fenêtre est tout ciel, sans couleur. La maison a
perdu toute sa puissance d'abri. La nuit triomphe,
la nuit d'avant qu'il y ait des routes ou des maisons ;
la nuit que contemplaient les hommes des cavernes
du haut d'une éminence, parmi les rochers.
Le rideau se lève. Ils parlent.

Virginia Woolf

Entre les actes, romans et nouvelles, La Pochothèque, Le Livre de poche, p. 1100

Il est des gens de qui l'esprit guindé,
Sous un front jamais déridé,
Ne souffre, n'approuve et n'estime
Que le pompeux et le sublime ;
Pour moi, j'ose poser en fait
Qu'en de certains moments l'esprit le plus parfait
Peut aimer sans rougir jusqu'aux Marionnettes ;
Et qu'il est des temps et des lieux
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables sonnettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la Raison la mieux sensée,
Lasse souvent de trop veiller,
Par des contes d'Ogre et de Fée
Ingénieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller ?
Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loisir,
Je vais, pour contenter votre juste désir,
Vous conter tout au long l'histoire de Peau d'âne.

Charles Perrault

Contes, Peau d'âne, Éditions Gallimard, coll. "Folio Classique", 1981, pp. 29-30

Une mère veillait sur son petit enfant, elle était si triste, elle avait tellement peur qu'il meure. Il était tout pâle, ses petits yeux s'étaient fermés, il respirait si faiblement, aspirant profondément de temps en temps comme s'il soupirait. Et la mère regardait encore plus tristement la petite âme. Alors, on frappa à la porte: entra un pauvre vieillard enveloppé d'une espèce de grande couverture de cheval car cela tient chaud et il en avait besoin, c'était dans la froidure de l'hiver. Dehors, tout était couvert de glace et de neige et le vent vous déchirait le visage.

Et comme le vieillard grelottait de froid et que le petit enfant dormait un instant, la mère alla poser sur le poêle un petit pot de bière à réchauffer pour revigorer l'homme. Et le vieillard berça l'enfant, la mère s'assit sur la chaise tout près de lui, regarda son enfant malade qui respira profondément et leva sa petite main.

"Crois-tu que je le garderai? dit-elle. Notre Seigneur ne me l'enlèvera pas!"

Et le vieillard, qui était la Mort en personne, fit un signe de tête bizarre qui pouvait signifier aussi bien oui que non. Et la mère baissa les yeux, et les larmes coulèrent sur ses joues..., sa tête s'alourdit, depuis trois jours elle n'avait pas fermé l'œil, et donc, elle dormit, mais un instant seulement, puis elle tressaillit en grelottant de froid. "Qu'est-ce qu'il y a?" dit-elle en regardant de tous côtés. Mais le vieillard était parti et le petit enfant était parti, il l'avait emporté. Et dans le coin la vieille pendule bourdonnait, bourdonnait, le gros poids de plomb tomba sur le plancher, boum! et la pendule s'arrêta.

Hans Christian Andersen

L'Histoire d'une mère, Œuvres, trad. Régis Boyer, Éditions Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1992, p. 373



Nicolas Maury, Florence Janas



Nicolas Maury, Florence Janas



Nicolas Maury, Florence Janas

Elle lui ressentait les cheveux et lui fit mal de nouveau, mais il savait maintenant qu'elle savait qu'elle lui faisait mal.
"– Écoute, il faut que tout soit lune de miel. Toujours et à jamais, jusqu'à ce que l'un de nous deux meure. Il ne peut pas en être autrement. Le paradis ou l'enfer, mais entre les deux, pas de purgatoire confortable, sûr et paisible, où nous attendrions toi et moi d'être rattrapés par la bonne conduite, la patience, la honte ou le repentir.

– Ainsi, ce n'est pas en moi que tu crois, que tu as confiance, c'est en l'amour. Je ne dis pas moi seulement mais n'importe quel homme.

– Oui, c'est en l'amour. On dit que l'amour entre deux êtres meurt. Ce n'est pas vrai, il ne meurt pas. Tout simplement il vous quitte, il s'en va, si on n'est pas assez bon, si on n'est pas assez digne de lui. Il ne meurt pas; ce sont les gens qui meurent. C'est comme la mer. Si on n'est pas bon, si on commence à y sentir mauvais, elle vous dégueule et vous rejette quelque part pour mourir. On meurt de toute façon, mais je préférerais disparaître noyée en mer plutôt que d'être rejetée sur quelque plage déserte pour m'y dessécher au soleil, y devenir une petite tâche puante et anonyme avec juste un *Cela a été* en guise d'épitaphe. Lève-toi. J'ai dit au type qu'on emménagerait aujourd'hui."

Une heure plus tard, ils quittaient l'hôtel en taxi avec leurs valises.

William Faulkner

Si je t'oublie, Jérusalem, trad. Maurice-Edgar Coindreau, Éditions Gallimard, coll. "L'Imaginaire" 2001, p. 104

Vous êtes contents de vous revoir ?

Thierry Ardisson : Alors ça fait combien de temps que vous vous êtes pas vus ?

Jean-Luc Godard : Vingt ans... Soixante-six... soixante-sept...

Anna Karina : Oui, soixante-sept, ça fait vingt ans.

T. A. : C'est un événement alors. Vous êtes contents de vous retrouver ?

J.-L. G. : Tu parles d'une longue sieste comme tu disais... longue sieste à Los Angeles...

T. A. : Vous êtes contents de vous revoir ?

A. K. : Mais... personnellement oui... mais... un peu surprise aussi parce que je m'y attendais pas alors.

J.-L. G. : On se croirait dans une émission de Pierre Bellemare !
Rires

T. A. : Mais vous vous êtes plus parlés au téléphone, vous vous êtes plus écrits ?

J.-L. G. : Ah moi je suis assez dur là-dessus... on doit me trouver trop dur, quand la page est tournée elle est tournée... mais le bouquin est là.

Rire gêné d'Anna Karina

T. A. : Ça vous a manqué qu'il vous appelle pas ?

Silence

T. A. : On peut tout dire Anna à cette heure-là...

Rires

A. K. : Je suis un peu surprise, je sais pas quoi dire.

T. A. : Mais qu'est-ce qu'on dit quand on se voit comme ça ? On parle de quoi ? Du Danemark ?

A. K. : Je pense pas, on n'a jamais vécu au Danemark.

T. A. : Mais de votre maman, qui est au Danemark, non ? On se dit quoi ?

A. K. : Vous savez, une fois que j'avais quitté ma mère, c'était Jean-Luc mon mari, et c'était aussi un peu mon père, mon frère et... puisque j'étais mineure quand je l'ai connu...

T. A. : Détournement de mineur.

A. K. : Ah non, non pas détournement de mineur, je dirai pas.

T. A. : Vous étiez consentante.

A. K. : Oh oui.

J.-L. G. : Tournage, tournage...

A. K. : Tournage de mineur !

T. A. : Et vous avez fait combien de films alors avec Jean-Luc ?

A. K. : J'ai fait sept films et demi...

J.-L. G. : Tu as fait sept films ou on a fait sept films ?

A. K. : Sept films oui. Tu as fait sept films avec moi. Et un sketch. Sept films et demi.

T. A. : Alors Jean-Luc, elle était comment comme actrice ?

J.-L. G. : Ah formidable, formidable... Je parle en tant que critique ou journaliste, la difficulté c'est que le cinéma n'était déjà plus ce qu'il devrait être pour que des gens comme ça puissent travailler. Elle aurait dû travailler à Hollywood mais Hollywood n'était plus ce qu'il était donc... et l'Europe n'a pas cette puissance comme ça...

C'est une actrice du... je dirais du... ce qui pour moi est un grand éloge, c'est une actrice du muet, c'est-à-dire qui peut parler sans qu'on comprenne et on comprend tout, ce qu'avait le muet, ou une actrice musicale aussi. [...]

T. A. : Et comme épouse elle était comment ? C'est pas dur de bosser... Non mais attendez, non je veux pas être... Je veux dire : c'est quand même terrible de faire tourner quelqu'un, et le soir de se retrouver à la maison ensemble, c'est ça que je veux dire...

A. K. : Ben il voyageait beaucoup Jean-Luc, il tournait tout le temps, il était tout le temps, c'est vrai... je pense pas qu'on avait vraiment une... enfin je faisais quand même du pot au feu hein !

J.-L. G. : Oui mais ça a jamais marché... Je l'ai induit en...

Ophüls disait d'un de ses films, ouais c'est une erreur, mais c'est une erreur séduisante. Y a probablement eu ça de ma

part, moi j'étais trop... trop jeune, parce que le cinéma on commence qu'à trente ans, j'étais trop jeune, j'ai finalement pensé qu'il fallait aimer parce que je l'avais lu... On pense qu'il faut avoir un grand amour et on n'en est pas capable. Les femmes beaucoup plus. Elles en souffrent certainement. Et moi tout ce que je pouvais donner c'est des films, mais y a des moments un film bon, c'est rien...

T. A. : Et c'est à cause de ça que vous vous êtes quittés, finalement, c'est parce que vous aviez pas assez à lui donner non ?

J.-L. G. : Et puis je crois que j'avais aussi, moi je copiais, donc je voulais faire, moi je me disais, après tout y avait Orson Welles et Rita Hayworth, Sternberg Marlène Dietrich, Renoir et Catherine Hessling... alors je me disais ben... moi aussi ! Donc c'était un modèle. Et puis on voit que... après bon ce modèle permet de faire certains films, et puis que les films après ont du mal à repasser dans la vie... Et ça a jamais bien marché...

T. A. : Est-ce qu'on peut être aussi heureux après ?

A. K. : Je pense qu'on est heureux différemment. Je suis un peu émue.

T. A. : Non mais je comprends.

J.-L. G. : Moi je pense qu'on peut l'être beaucoup plus. Et que demain est toujours un autre jour.

A. K. : Excusez-moi.

Elle quitte le plateau. Long silence.

J.-L. G. : Je l'ai blessée comme ça, moi je suis un vieux du Vietnam dès le départ... donc on peut pas... Moi je pleurerai chez moi mais pas ici.

Propos extraits de l'émission Bains de Minuit

Thierry Ardisson, Jean-Luc Godard, Anna Karina, 25 décembre 1987 ©INA

Si l'on saute par-dessus bord

GUDRUN. – Ursule, ne veux-tu vraiment pas de te marier ?

URSULE. – Je ne sais pas, cela dépend de la façon dont tu l'entends.

GUDRUN. – Oh, cela n'a généralement qu'un sens. Mais ne crois-tu pas que *l'expérience* du mariage soit nécessaire ?

URSULE. – Est-ce nécessairement une expérience ?

GUDRUN. – Par la force des choses d'une façon ou d'une autre. Peut-être indésirable mais par la force des choses c'en est une.

URSULE. – Pas vraiment, c'est sans doute plutôt la fin de toute expérience.

Ces mots suspendirent la conversation. [...] Elles se mirent à rire en se regardant ; au fond de leur cœur, elles avaient un peu peur. [...] Elles étaient déjà femmes ; mais l'une et l'autre avaient le regard lointain et virginal des jeunes filles modernes. Ursule était institutrice depuis plusieurs années. Gudrun arrivait de Londres où elle avait passé plusieurs années d'études dans une école de peinture et mené une vie d'atelier.

GUDRUN. – J'espérais maintenant qu'un homme viendrait.

URSULE. – Aussi es-tu revenue à la maison espérant l'y rencontrer ?

GUDRUN. – Oh ! ma chère, je ne me dérangerai pas pour le chercher. Mais si jamais survenait un homme très séduisant avec des ressources suffisantes, eh bien... Ne trouves-tu pas que tu commences à t'ennuyer ? Ne trouves-tu pas que les choses ne prennent pas forme ? *Rien ne prend forme !* Tout se fane avant d'éclore.

URSULE. – Qu'est-ce qui se fane avant d'éclore ?

GUDRUN. – Oh ! mais tout ! soi-même, les choses en général.

Il y eut un silence pendant lequel les deux sœurs contemplaient vaguement leur destinée. [...]

GUDRUN. – Je crois que ce retour, c'était seulement *reculer pour mieux sauter*.

URSULE. – ... Mais où peut-on sauter ?

GUDRUN. – Oh ! cela n'a pas d'importance. Si l'on saute par-dessus bord, on est bien forcé de retomber quelque part.

URSULE. – Mais n'est-ce pas très risqué ?

GUDRUN. – Bah ! tout cela ce ne sont que des mots.

Et de nouveau, elle laissa tomber la conversation.

URSULE. – Et comment trouves-tu la maison maintenant que tu y es revenue ?

GUDRUN. – Je m'y sens totalement étrangère.

URSULE. – Et notre père ?

GUDRUN. – Je n'ai pas pensé à lui : j'ai évité de le faire.

Les deux sœurs eurent l'impression de se trouver en face du vide d'un gouffre terrifiant où leur regard aurait plongé. [...]

GUDRUN. – Ursule, si nous allions voir ce mariage ?

URSULE. – Oui !

Bientôt les deux jeunes filles marchaient d'un pas rapide dans la rue principale de Beldover, large voie formée en partie par des boutiques, en partie par des maisons d'habitation, absolument informes et laides, quoique ce ne fût pas une rue pauvre. Gudrun frissonna cruellement de cette laideur amorphe d'une petite ville minière du Nord de l'Angleterre. Elle était exposée à tous les regards, traversait une étendue de tourment. Il était étrange qu'elle eût voulu revenir et goûter le plein effet de cette laideur nue et sans forme.

GUDRUN. – On dirait un pays dans le monde des ombres. Les mineurs le remontent avec eux et le déversent ici. Ursule, c'est prodigieux... c'est un autre monde. Les gens sont tous des goules et tout n'est que fantôme. Tout est une réplique démoniaque du monde réel, une déformation, un fantôme, tout est souillé, tout est vil. C'est comme si la folie vous tenait.

D.H. Lawrence

Femmes amoureuses, trad. Maurice Rancès et George Limbour, Éditions Gallimard, coll. "Folio", 1988, p. 9-15. "Re transcription sélective" des dialogues entre Ursule et Gudrun Brangwen.





Susann Vogel



Francesco Calabrese, Pauline Lorillard



Francesco Calabrese, Pauline Lorillard

Adjani : Vénération-destruction, boum, boum

Il vous est arrivé de regretter d'avoir sacrifié un film pour une histoire de couple ?

Jamais. Mais je ne sais pas au juste pourquoi les gens continuent à essayer de se mettre en couple. C'est vrai, le problème ne vient pas de ce que ça se termine mal, mais de ce qu'on s'embarque avec son futur ennemi ! C'est génial, comme idée, non ? [...] Un jour, on se retrouve nez à nez avec quelqu'un qu'on ne connaissait absolument pas. Capable du pire. Sans aucune fidélité à ce qui a été vécu d'*intrahissable*, croyait-on. Quelqu'un qui a été extrêmement proche se transforme en pur inconnu. C'est monstrueux. Par peur ? Par lâcheté ? Par intérêt ? La survie du prédateur peut devenir meurtrière, comme si n'y avait plus d'autre choix, comme si sa panique dominatrice s'était saisie de tout. C'est une forme de cannibalisme. Celui-là bouffe l'autre pour s'en sortir, lui. Virtuellement, il le dévore.

On n'apprécie guère que les acteurs se plaignent...

Quand j'entends certains acteurs dire : "C'est génial, c'est très excitant, on me paie pour être un autre", franchement, je rigole. Oui, c'est un travail passionnant, mais qui ne laisse pas indemne. Il y a toujours une phase de révélation-construction, on vénère, on adore, on construit le mythe, et il y a toujours, ensuite, une phase où il faut démolir, pour dire aux gens : "Regardez, vous êtes pareils, elle aussi, elle est à terre par moments", et ensuite faire ressusciter. Mais maintenant les deux se passent en même temps. Vénération-destruction, boum, boum. Il y a de quoi être un peu sonnée... C'est comme s'il fallait savoir se passer de l'hypersensibilité requise pour être actrice... Et je pense qu'on ne devient pas actrice parce que la vie fut simple à vivre, mais justement parce que quelque chose n'a pas dû aller de soi dans l'enfance, qu'il y a eu blessure, avec la plaie restée ouverte, même.

Entretien entre Isabelle Adjani et Virginie Despentes, Paris Match, 15 août 2012, p. 24

Tomorrow when you say "I do", I'll die,
I'm almost too ashamed to tell you why...
I love to cry at weddings.
How I love to cry at weddings.
I walk into a chapel and get happily hysterical.
The ushers and attendants,
The family dependants,
I see them and I start to sniff,
Have you an extra handkerchief?
All through the service
While the bride and groom look nervous
Tears of joy are streaming down my face.
I love to cry at weddings
Anybody's wedding,
Any time, any place, anywhere!

I love to cry at weddings, paroles Dorothy Fields, musique Cy Coleman,
extrait du film *Sweet Charity* de Bob Fosse, Universal Pictures, 1969

Entretien avec Guillaume Vincent

Jean-François Perrier : Pourquoi le metteur en scène que vous êtes a-t-il aujourd'hui le désir d'écrire une pièce ?

Guillaume Vincent : Lorsque j'ai mis en scène *L'Éveil du printemps* de Wedekind, j'ai écrit un prologue dialogué. Avant, pour *Nous, les héros...* de Lagarce, j'avais interviewé les acteurs et retranscrit des fragments de ces paroles, que j'avais inclus dans le spectacle, les comédiens les disaient à la première personne. Je n'ai donc pas un rapport de fidélité absolue aux textes que je mets en scène, pas plus que de prétention littéraire. Après avoir travaillé ces quelques séquences qui m'étaient plus personnelles, j'ai eu envie de poursuivre ce travail d'écriture. Travail qui doit beaucoup aux acteurs, parce que j'ai écrit ce texte pour eux, et que c'est eux qui, en répétitions, ont fait bouger les lignes de fuite, à travers leurs regards, leurs improvisations, nos discussions... Il y a donc deux versions du texte, celle qui est publiée et celle qu'on va jouer.

J.-F. P. : Avec *La nuit tombe...*, dans quel univers installez-vous ces acteurs ?

G. V. : J'avais envie d'un monde où s'opère un certain glissement de réalité. Dans la vie, il y a des moments où votre état peut ne plus être "normal", pour cause de dépression, d'abus d'alcool ou de drogue... On a alors une vision de la réalité qui est comme une anamorphose, et la réalité transformée apparaît bizarrement parfois plus réelle que la réalité elle-même. Ce sont des moments où tout semble vaciller, et j'avais l'impression que le théâtre pouvait exciter ces paradoxes. Par ailleurs, j'avais le désir d'écrire sur les fantasmes qui traversent parfois notre vie quotidienne, sur ces moments où, à partir d'un événement très concret, on glisse vers l'imaginaire.

J.-F. P. : Peut-on parler d'un univers fantastique ?

G. V. : Oui, il y a sans doute de ça, il y a sans doute aussi un univers de films d'horreur, j'en ai regardé beaucoup pour identifier les mécanismes qui génèrent la peur par exemple. Et j'aime l'idée que ces films provoquent malgré tout une certaine forme de plaisir chez le spectateur. Un peu comme les contes pour enfants qui jouent avec des terreurs et des désirs inconscients. C'est toujours fascinant l'appétit qu'ont les enfants à vouloir qu'on leur raconte des histoires qui au fond sont absolument sordides. La première scène est inspirée d'un conte d'Andersen. Une femme veille sur son enfant malade, un vieillard vient frapper à la porte, tandis qu'elle va lui chercher à boire, celui-ci emporte l'enfant, on comprend alors que c'est la Mort qui s'est cachée sous les traits du vieillard... Dans le texte écrit je fais aussi allusion au prologue de *Peau d'âne*, où Perrault invite la raison de son lecteur à "prendre plaisir à sommeiller"...

J.-F. P. : Y a-t-il des auteurs dramatiques dont vous vous sentez proche ?

G. V. : J'aime chez Marivaux la confusion qu'il instaure entre acteur et personnage, entre vérité et mensonge, le jeu entre réel et fiction. "Ils font semblant de faire semblant" est une réplique qui accompagne mon travail. Ces derniers temps, j'ai pas mal lu des auteurs du Nord, Ibsen, Jon Fosse, Arne Lygre ou Strindberg. Je les ai lus après avoir écrit *La nuit tombe...* Ce que j'aime chez ces auteurs, c'est leur liberté de faire surgir le fantastique justement, les fantômes, les morts...

J.-F. P. : Vous inscrivez vos personnages dans un lieu unique, une chambre d'hôtel. Pourquoi ce choix ?

G. V. : Parce que c'est un lieu à la fois intime, on y dort, donc on y rêve, on y fait l'amour... et un lieu anonyme, d'autres vous ont précédé... c'est un lieu de passage, de fantasmes, de faits divers. Je crois que c'est un lieu privilégié pour la fiction. La chambre d'hôtel est aussi le lieu où on n'a pas tous ses repères : on n'est pas chez soi. Un endroit qui peut être fréquenté par des étrangers, où l'on parle des langues différentes. Dans ma pièce, on parle d'ailleurs l'allemand, le russe et l'italien... On a tellement de représentations d'hôtels, entre le palace et l'hôtel de passe. J'ai imaginé un hôtel un peu décati, qui a connu les fastes d'antan, mais dont la splendeur est maintenant défraîchie. Un hôtel à l'image d'un monde en voie de décomposition.

Certains soirs, vous jouez *Rendez-vous Gare de l'Est à 19h avant La nuit tombe...*, y a-t-il un lien entre ces deux spectacles ?

Les deux sœurs de *La nuit tombe...* ont été écrites sous l'influence de *Rendez-vous gare de l'Est*. Dans les deux cas, on a affaire à des gens qui vont plutôt mal ! Mais ces deux spectacles sont très différents esthétiquement, ils sont même à l'opposé : *Rendez-vous gare de l'Est* restitue une parole réelle, on est franchement du côté du documentaire, il y a une comédienne, une chaise, quasiment pas d'effet ; alors que *La nuit tombe...* se déploie avec les artifices mêmes du théâtre et assume son côté spectaculaire. Deux façons de raconter la même histoire, ou plutôt d'aborder un même sujet.

Propos recueillis par Jean-François Perrier, juin 2012.

Entretien paru dans le programme du spectacle de la 66^e édition du Festival d'Avignon

Comment je me suis retrouvé devant la porte de la cuisine, et comment j'ai senti, au cours d'un moment magique, la possibilité de replonger dans mon enfance. C'est un mensonge. Il ne tire pas à conséquence. La vérité c'est que je vis sans cesse dans mon enfance, que je me promène dans les appartements peu à peu gagnés par le crépuscule, dans les rues silencieuses d'Uppsala, que je me retrouve devant la maison d'été, écoutant l'immense bouleau au tronc double. Je me déplace là à une rapidité vertigineuse. En fait, j'habite sans cesse dans mon rêve où j'entreprends parfois des visites dans la réalité.

Ingmar Bergman

Images, à propos des *Fraises sauvages*, trad. C. G. Bjurström et Lucie Albertini, Éditions Gallimard, coll. "NRF", 1992, p. 22-24

Et ça encore, le 20 octobre :

Puis-je encore m'approcher du point où se cache mon propre désespoir et où se tient le suicide qui m'attend. Je ne sais pas. La véritable naissance, c'est ça : prenez-moi dans vos bras, aidez-moi, soyez gentils avec moi, retenez-moi, pourquoi est-ce que personne ne s'intéresse à moi. Pourquoi est-ce que personne ne m'aide à soutenir ma tête ? Elle est bien trop grande. Soyez gentils, j'ai horriblement froid, je ne peux plus continuer comme ça, tuez-moi. Tuez-moi encore une fois, je ne veux plus vivre, ça ne peut pas être vrai, regardez comme mes bras sont longs et c'est partout le vide.

Ingmar Bergman

Images, à propos de *Face à face*, trad. C. G. Bjurström et Lucie Albertini, Éditions Gallimard, coll. "NRF", 1992, p. 75-76



Pauline Lorillard



Émilie Incerti Formentini

rendez-vous gare de l'Est

texte et mise en scène **Guillaume Vincent**

avec **Émilie Incerti Formentini**

du 10 janvier au 2 février 2013

au **Théâtre des Bouffes du Nord**

les jeudis, vendredis et samedis à 19h

J'ai décidé d'interviewer une jeune femme souffrant de maniaco-dépression.

Nos rendez-vous sont plus ou moins réguliers et se déroulent presque tous dans les cafés proches de la gare de l'Est. J'essaye de retranscrire sa parole sans me débarrasser des défauts du langage parlé. Entre le premier et le dernier rendez-vous, six mois se passent.

"J'ai aussi de l'Abilify, je trouve que le mot est poétique. Abilify, ça fait papillon. J'en prends une grosse dose et en fait c'est un médicament, moi je trouve que ça fait papillon fy, fly... et en fait c'est un médicament qui t'empêche de faire des interprétations et... parce que t'as tendance quand t'es pas bien à te dire, putain ton pull, là y a du rouge, du bleu ça forme un as de pique ou alors un oiseau à l'envers et ça veut dire que... et ça t'empêche de faire ça".

Guillaume Vincent

Rendez-vous gare de l'Est, coédition La Comédie de Reims - CDN / Cie MidiMinuit, 2012, p. 5 et 47

Guillaume Vincent

Avant d'entrer à l'école du Théâtre national de Strasbourg dans la section mise en scène en 2001, il obtient un DEUST d'études théâtrales et une Licence de cinéma. Il monte *La Double Inconstance* de Marivaux (présenté à la biennale du Théâtre du Gymnase en 1999.) À Marseille, il a joué notamment sous la direction d'Hubert Colas. Dans le cadre de sa scolarité au TNS, il a suivi des stages auprès de Stéphane Braunschweig, Roméo Castellucci, Krystian Lupa, Daniel Jeanneteau et Olivier Py. Il co-adapte avec Marion Stoufflet et met en scène *Les Vagues* de Virginia Woolf en 2002, repris dans le cadre du Festival Mettre en Scène au TNB en novembre 2004. Lors de sa dernière année d'école, il met en scène *La Fausse Suivante* de Marivaux, repris en tournée d'août à décembre 2005, notamment au Théâtre du Peuple à Bussang et au Théâtre de la Cité Internationale à Paris... En 2005 toujours, il participe au Festival *Premières* au TNS pour *Je crois que je ne pourrais jamais*, un spectacle conçu d'après *Le Diable probablement* de Robert Bresson. Il joue sous la direction de Vincent Macaigne dans *Requiem 2*. En 2006, il met en scène *Nous, les héros* de Jean-Luc Lagarce au TNS, repris notamment au CDN d'Orléans.

Il met en scène au Festival Berthier 07, *Histoire d'amour (Dernier chapitre)* de Lagarce. En 2008 il participe à de nombreuses performances avec le groupe *Il faut brûler pour briller*. À partir de 2009, il est artiste associé au CDN de Besançon pour deux saisons. C'est là qu'il va créer *L'Éveil du printemps* de Wedekind en janvier 2010, spectacle en tournée à Tours, Reims, à La Colline - théâtre national, Alès, Thionville... Il fait également partie du collectif artistique de la Comédie de Reims, où il va monter *Le Bouc* et *Preparidise Sorry Now* de Fassbinder en mai et juin 2010. En octobre 2008 il travaille à Marseille sur *ADN* de Dennis Kelly, avec les élèves de troisième année de l'ERAC dans le cadre du festival actOral, travail repris à La Colline. En 2011 il adapte et met en scène *Le Petit Claus* et *le Grand Claus*, conte d'Andersen, pour le jeune public. Aux Bouffes du Nord, il crée en avril 2011 *The Second Woman*, un opéra contemporain de Frédéric Verrière sur un livret de Bastien Gallet. *La nuit tombe...* a été présenté le 10 juillet 2012, lors de la 66^e édition du Festival d'Avignon. Il créé en novembre 2012 *Rendez-vous Gare* de l'Est à La Comédie de Reims.

THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD

SPECTACLES À VENIR

LE CROCODILE TROMPEUR / DIDON ET ÉNÉE

DU 14 FÉVRIER AU 3 MARS 2013

Henry Purcell / Samuel Achache / Jeanne Candell

RÉPERTOIRE

DU 22 FÉVRIER AU 2 MARS 2013

Mauricio Kagel / Jos Houben / Françoise Rivalland

TOUT VA BIEN EN AMÉRIQUE

DU 19 MARS AU 6 AVRIL 2013

Benoît Delbecq / David Lescot / Irène Jacob

Le C.I.C.T. / Théâtre des Bouffes du Nord est subventionné par le ministère de la culture et de la communication - Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Ile-de-France



France Inter, France musique, Télérama, Libération, Arte et la Fnac sont partenaires du Théâtre des Bouffes du Nord



Mécénat Musical Société Générale est le mécène principal de la saison de concerts



La Sacem est partenaire de la saison de concerts et du festival Fragile Musique



La Fondation Accenture et Musique Nouvelle en liberté sont partenaires de la saison de concerts



37(BIS), BOULEVARD DE LA CHAPELLE - 75010 PARIS - M^o LA CHAPELLE

LOCATION : 331 46 07 34 50 OU SUR WWW.BOUFFESDUNORD.COM BUREAU OUVERT ENTRE 13H ET 18H
OU FNAC 08 92 68 36 22 (0,34 EUROS/MIN) / WWW.FNAC.COM

LA CULTURE DÉBORDE, TÉLÉRAMA AUSSI

*Le monde bouge.
Pour vous,
Télérama explose
chaque semaine,
de curiosités
et d'envies nouvelles.*



France Inter accompagne le Théâtre de la Colline

des partenariats qui font la différence
franceinter.fr



Les partenaires du spectacle

un événement
Télérama



TRANSFUCE
CONCEPT & DESIGN

TROIS
FOOTBALL



Directeur de la publication Stéphane Braunschweig
Responsable de la publication Didier Juillard
Rédaction Marion Stoufflet et Guillaume Vincent
Réalisation Fanély Thirion, Florence Thomas
Photographies Élisabeth Carecchio
Conception graphique Atelier ter Bekke & Behage
Maquettiste Tuong-Vi Nguyen
Imprimerie Comelli, Villejust, France
Licence n° 1-1035814

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline — théâtre national
15 rue Malte-Brun Paris 20^e
www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage
Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52

www.colline.fr